

MATONDO
NA
MPUTU*

* Merci Europe

Teddy BATCHI
teddybatchi@hotmail.fr

La différence présente en nos semblables est souvent ce miroir grâce auquel nous pouvons nous trouver. Sachons user de ce miroir avec intelligence et respect.

PROLOGUE

Dans un village d'Afrique centrale, trône un vieux baobab, qui a été à lui seul le témoin de tous les événements survenus dans ce village depuis plusieurs siècles. Chaque année, à la même période, cet arbre fut le lieu d'initiation des jeunes adolescents leur permettant d'accéder au titre très distingué de membre du conseil des adultes. Grâce à cette initiation les adolescents devenaient eux aussi les détenteurs de l'histoire et des rites de leur peuple à travers les âges. Cet arbre jadis considéré comme l'inspirateur de ceux à qui incombait la tâche d'initier ces adolescents, est toujours là, oublié des villageois, emprisonné par une surface impressionnante d'herbes sauvages. Certains anciens du village prétendent l'avoir entendu pleurer, regrettant l'époque des initiations. La légende voudrait qu'il se plaigne en ces mots :

*Elle était belle cette époque
Vous étiez comme du roc
Votre âme vivait et brûlait de mille feux
Faisant la fierté de vos aïeux
Aujourd'hui vous vous êtes détournés
Sans même vous retourner
De ce qui faisait votre force
Ne vous voilez pas la face
La perte de vos traditions
Est le début de votre perdition*

I

C'était un jour comme les autres dans cette ville de Rive-Noire. Le soleil tout haut dans le ciel rappelait aux Rivenegrins que les costumes qu'ils aimaient tant étaient mal adaptés à leur climat, les automobilistes roulaient dans un désordre organisé, les bars de fortune d'où provenaient des tubes du moment, grouillaient de pères de famille et de jeunes sans emploi.

Cependant cette journée avait quelque chose de particulier pour Jean et pour sa famille, il venait d'obtenir son visa pour la France. C'était pour eux, comme pour la plus part des gens à Rive-Noire, un évènement plus important que la fête nationale, car aller en Europe était synonyme de réussite. A son retour dans la maison familiale, Jean tout émotif, annonça à sa famille qu'il venait d'obtenir le « papier ». Cette auguste annonce avait provoqué une symphonie de youyous, que Jean calma très vite car il ne tenait pas à ce que les voisins soient mis au parfum, car en Afrique il était déconseillé de mettre ses projets au grand jour de peur qu'ils ne se réalisent pas.

A présent Jean était satisfait, car après une longue attente, ses rêves pouvaient enfin se réaliser, son voyage était prévu pour le Mercredi suivant. Après ses études de sociologie il n'avait jamais pu décrocher un emploi. Sa seule source de revenu était la vente de petites choses à usage journalier telles que des boîtes d'allumettes, des cigarettes, ou des sucettes posés sur une petite table à l'entrée de la maison familiale. Il s'imaginait déjà cette France qu'il connaissait par la télévision et les revues. Depuis son enfance il s'évertuait à essayer de ressembler à ces journalistes, et autres stars de la télévision qu'il observait sans modération; il tenait à s'identifier dans ses faits et gestes à un occidental, car selon lui c'était un signe de beauté et de distinction.

Après avoir caché son passeport dans un endroit où même un devin ne le trouverait pas, Jean alla annoncer la bonne nouvelle à Eva sa petite amie. Ils étaient ensemble depuis deux ans déjà et filaient le parfait bonheur tant ils partageaient les mêmes ambitions, et le goût pour le mode de vie présenté par les médias comme étant occidental. Ils s'étaient rencontrés à un bal de quartier organisé par le cousin d'Eva, et dès leur premier échange de regard Jean comprit qu'Eva deviendrait sa petite amie.

Il voyait en elle la femme de sa vie. Eva était une très belle fille à la peau d'ébène, taillée comme une guêpe, au regard à la fois vague et charmeur, et présentait une démarche digne d'un top model en construction. Tout son charme provenait surtout de son attitude à la fois enfantine, délurée et sensuelle.

Quand Eva apprit la nouvelle, elle se précipita dans les bras de Jean et entreprit de l'embrasser en pleine rue, ce qu'elle n'oserait jamais faire en temps normal, les tabous étaient encore de rigueur.

- Je suis si heureuse mon amour, dit-elle, s'imaginant déjà, elle aussi, marcher dans les rues de Paris d'ici quelques temps.

- Oui ma chérie, reprit Jean, d'ici peu je te ferais venir, et nous vivrons heureux. Mais surtout n'en parle à personne pour l'instant, s'il te plaît.

Bien qu'en disant cela, Jean était conscient que pour se faire valoir, Eva aimait partager avec ses amies, en simulant le désintéressement, tous les heureux événements qui lui arrivaient.

- Quand voyages-tu alors, reprit Eva.

Connaissant la langue légère de sa petite amie, Jean ne pu s'empêcher de mentir.

- Il faut d'abord que l'on réunisse assez d'argent pour le début de mon séjour en France. Je te tiendrais au courant de toute façon.

- Il faut que je fasse très vite des photos alors, comme ça je serai toujours avec toi.

Eva apprit de sa tante que la possession d'un très grand nombre de photos par son être aimé influait sur l'intensité de l'amour que celui-ci pouvait porter pour elle.

- Oui prends en tes tonnes, je les accrocherai dans ma chambre.

Après ces quelques instants de conversation, pour fêter l'évènement, Jean et Eva s'en allèrent à la plage, qui était leur lieu favoris pour des ébats fougueux ; Jean avait appris de son oncle que l'homme sage doit savoir aimer sa femme sans attendre la nuit. Ils avaient toujours eu la chance de ne pas se faire prendre par des militaires, qui en profitaient toujours pour arnaquer les couples désirant une intimité. Ils ne pouvaient de toute façon pas faire autrement, car Jean partageait sa chambre avec ses deux frères avec qui l'entente n'était pas au beau fixe.

Les jours qui précédèrent le voyage paraissaient très longs pour Jean qui avait hâte de se retrouver en France. Il avait toujours pensé en lui-même qu'il n'était qu'un blanc réincarné en noir pour avoir commis d'énormes crimes, et qu'il était alors temps pour lui de repartir sur ses terres. Il n'avait jamais pensé qu'il devait toute son éducation à ses parents qui ne lui avait toujours parlé qu'en français et qui l'avaient éduqué suivant les us de la ville. Jean était impatient qu'arrive le jour où il quitterait ce pays dans lequel on ne pouvait même pas rêver.

Tous les fantasmes avaient envahi la maison familiale, ce voyage avait su recréer une harmonie dans cette famille, autrefois livrée à de lourdes tensions intestines, surtout dues aux problèmes financiers qui sévissaient.

Toujours seul sur son fauteuil en bois, TA MAKAYA, l'arrière grand père de Jean, suivait de très près tout ce qui se passait. Il faisait parti des derniers initiés aux coutumes de son peuple, que ses descendants trouvaient sans intérêt. Quand il n'était encore qu'enfant, il assistait aux départs des nouveaux initiés, censés partir seuls, pendant plusieurs mois dans un pays inconnu, pour effectuer un voyage dans le but d'achever leur initiation. Il comprenait donc toute l'émotion générée par ce voyage, car il savait que le lointain voyage serait toujours l'évasion rêvée pour nos esprits emprisonnés. Les initiateurs disaient alors aux jeunes voyageurs :

« Sous le soleil brûlant, face à l'étranger t'humiliant, saches etre vaillant.»

Ta Makaya était du genre observateur. Il passait ses journées assis sur un siège dans la cour de la maison familiale, la plus part du temps oublié des autres membres de la famille. Ses seuls propos n'apparaissaient que lorsqu'on lui demandait son avis pour régler des affaires familiales; ce qui n'arrivait d'ailleurs que très rarement.

Il observait donc avec beaucoup d'intérêt tout le remue-ménage qu'avait généré l'annonce du voyage de Jean. L'excitation de Jean, se préparant pour son voyage fit remonter en lui le souvenir de son départ pour ce même pays, que lui et des milliers d'autres de ses « frères » étaient parti défendre lors de la seconde guerre mondiale. Il se mit à repenser à tous ses amis morts au combat, heureux de se battre pour libérer la France. Ils étaient des milliers, parfois ne se comprenant pas, qui avaient accepté d'aller dans ce lointain pays de blancs, qu'ils ne connaissaient pourtant qu'au travers des colons présents sur leur territoire. Ils étaient fiers, et ce malgré les débordements de la colonisation, d'aller prouver sur un champ de bataille, leur savoir faire et leur résistance.

Il est à présent loin, se dit TA MAKAYA, ce temps ou ils furent respectés pour cet acte d'amitié. Cependant il se dit qu'il serait toujours reconnaissant à la France, non pour la faible prime d'ancien combattant qu'il percevait, mais pour lui avoir donné l'occasion de vivre sa plus belle histoire d'amour avec MARGAUX, une jolie rousse, intelligente et très attentionnée qui lui avait appris à parler un français de qualité, et lui avait fait découvrir le monde au travers des livres.

Tout d'un coup, une présence vint sortir TA MAKAYA de ses pensées nostalgiques. C'était Jean qui, fatigué de la gentillesse spontanée que tout le monde lui manifestait, était venu prendre quelques minutes de réalisme.

- Alors, prêt pour une cette aventure ?

- Oui TA MAKAYA, mais plus le temps passe, et plus je me sens nerveux.

- C'est normale mon petit, l'inconnu a souvent fait peur, mais saches que le bon Dieu sera avec toi comme il a été avec moi quand j'y étais.

- As-tu des conseils particuliers à me donner ? Reprit Jean.

- Saches toujours écouter ton cœur. Soit toujours guidé par tes racines comme les branches d'un arbre qui poussent grâce à des racines solidement enracinées dans le sol. Tu vas rencontrer un monde nouveau, tu trouveras des gens bien comme des gens mauvais, comme c'est le cas partout sur cette Terre. Tu seras amené à voir de belles choses qui te séduiront, mais qui t'égareront si tu ne fais pas attention. En tout cela n'oublie jamais d'où tu viens et qui tu es. Voilà mon petit.

- Merci TA MAKAYA.

Après cela, Jean s'en alla précipitamment, car celui-ci avait rendez-vous avec Eva. TA MAKAYA le regarda s'éloigner, et savait au fond de lui-même que la fragilité de Jean viendrait de sa méconnaissance de sa propre culture. Cette pensée lui fit prendre conscience de l'erreur que commettaient les anciens, en ne transmettant pas à leur descendance, l'héritage des ancêtres. La fierté et l'indépendance de ce peuple étaient entrain de s'éteindre en même temps que toute la sagesse et la culture des ancêtres.

Il ne restait plus qu'un jour avant le voyage de Jean, la famille avait réussi à réunir assez d'argent pour qu'il soit à l'abri du besoin pendant plusieurs semaines. Il serait reçu et hébergé par son cousin Rémi qui était en France depuis trois ans, et qui d'après les dires, s'en sortait plutôt bien. Les bagages de Jean étaient déjà prêts, il avait pensé voyager léger, car sur place pensait-il, il pourrait trouver d'innombrables choix pour répondre à ses besoins. Eva, plus que jamais amoureuse, avait préparé un petit paquet, contenant des photos, des poèmes qu'elle avait fait écrire par une amie, et une de ses culottes à ficelles. Jean, très entouré, commençait à se sentir étouffé, il avait hâte de partir dans ce lointain pays qui avait toujours été pour lui l'objet de tous les fantasmes. Il s'imaginait déjà rouler en cabriolet, vêtu de vêtements des plus grandes marques, et rencontrer peut être des stars de la télévision. Pour l'instant, l'heure était à l'amère patience que le temps lui imposait. Chaque seconde était un pas de plus, vers la victoire, vers la lumière.

Le soleil, épuisé par une dure journée de labeur, semblait précipiter son retour dans les coulisses, laissant derrière lui un rideau orangé que le ciel arborait solennellement. Jean, assis sur un banc en bordure de mer, était venu passer ses derniers moments de méditation, conscient qu'il ne reviendrait pas de si tôt à Rive-Noire. Les yeux orientés vers l'horizon, il ressassait tous les moments de bonheur qu'il avait vécu dans cette ville qu'il n'avait jamais quitté. Son enfance dans les ruelles ensablées de la ville, où, pieds nus, il faisait des parties de football avec des copains de quartier ; les sorties dans les bars de quartiers, ses réveillons de fin d'année en famille, ses moments amoureux avec Eva. C'était la fin de ces moments là, qui laisseraient la place à de nouveaux moments que les

fantasmes voulaient riches en émotions. Après ces moments d'introspection Jean rentra chez lui, marchant lentement dans les rues mal éclairées de la ville, comme pour faire un dernier tour de scène avant de quitter cet endroit qui l'avait vu grandir. Seul son ardent désir de goûter aux délices de la France écartait cette subite tristesse naissante. Il aurait du mal à trouver le sommeil pour cette dernière nuit dans Rive-Noire. De toute façon il se coucherait tard pour passer de derniers moments avec ses amis à qui il avait annoncé son départ au dernier moment, puis avec Eva pour partager une dernière intimité. Son départ n'était prévu que pour quatorze heures le lendemain.

Jean n'avait pas dormi de la nuit, tenu en éveil par l'excitation de son voyage qu'il masquait en feignant une grosse tristesse dans les bras d'Eva.

Au moment de son départ pour l'aéroport, toute la famille était présente, réunie dans la cour de la maison familiale, tenant chacun à imprimer un dernier sourire dans la mémoire de Jean, pour que celui-ci s'en souvienne lorsqu'il enverrait des colis. Seul Ta Makaya était calme, assis sur son fauteuil, observant la scène comme un spectateur attentionné d'une pièce de théâtre. Après que tout le monde ait manifesté de dernières gentilleses à Jean, Ta Makaya l'appela.

- Mon petit, viens que je te donne ma bénédiction. Va me prendre un verre de vin de palme.

Féru de bénédictions, Jean s'empressa d'aller prendre un verre de vin de palme dont la famille ne manquait jamais.

A son retour, il tendit le verre à Ta Makaya qui en but une gorgée.

- Inclines ta tête vers moi, dit le vieil homme.

Quand Jean inclina sa tête, Ta Makaya recracha trois fois sur ses cheveux une partie du vin qu'il avait conservé dans sa bouche.

- Parts en paix mon Petit, que les ancêtres soient avec toi. Tu as la chance de voyager, et durant ton séjour là-bas tu rencontreras la plus importante personne que tu n'aies jamais été amené à rencontrer : Toi-même. Saches que je te soutiendrai toujours pour toutes les décisions que tu auras à prendre lorsque tu y seras...

Jean ouvrit les yeux sur un charmant visage aux yeux bleus. C'était l'hôtesse de l'air qui l'avait légèrement secoué pour lui annoncer qu'ils allaient bientôt atterrir à l'aéroport de Roissy. Il avait prit la compagnie nationale française

après que quelques compagnies africaines ait été interdites en France, pour paraît-il, des raisons de sécurité.

Il s'était endormi longuement pendant le trajet, assommé par la nuit blanche qu'il avait passé avec ses amis puis avec Eva. Pendant que l'avion atterrissait, il jeta un coup d'œil vers le hublot et remarqua une infinité de lumières au niveau du sol. C'était donc ça la France, se dit-il, un endroit vivant qui lui ferait oublier la misère, les coupures intempestives d'eau et de courant, un endroit où il pourrait mener une vie que même le rêve lui interdisait d'imaginer dans son pays.

Après les formalités de police et de douanes, Jean, le cœur heureux, affichait un sourire radieux comme après le passage victorieux d'un examen. A présent plus rien ne l'empêcherait de vivre son rêve. Après s'être renseigné il alla, non sans mal, récupérer ses bagages, et se perdit face à tant d'espace. Dans le hall d'arrivée, il reconnut son cousin Rémi que plusieurs années en France n'avaient pas changé, à part sa bedaine visible à cent mètres.

- Salut Jean, s'exclama Rémi, alors tu as fait bon voyage ?

- Oui, le repas était exquis, je n'avais jamais eut à manger ce genre de repas.

- Tu n'avais jamais prit l'avion je crois, lui dit son cousin comme par moquerie.

- Non, j'ai été impressionné, mais au bout d'un moment le sol me manquait.

- Viens, dit Rémi, nous allons à la maison.

Jean resta bouche bée pendant le trajet face à l'impressionnante batterie de transports en commun qu'il fallait emprunter pour arriver chez Rémi. Même le petit poucet ne s'en sortirait pas. Il suivait son cousin comme un bon chien, réalisant qu'il n'avait plus à faire aux petites ruelles ensablées ou mal bitumées de Rive-Noire.

- Bienvenu dans ma modeste demeure, lui dit Rémi lorsqu'ils arrivèrent.

C'était un petit studio contenant un confort fort appréciable. Jean resta debout attendant les instructions de son cousin.

- Poses tes affaires, et fais comme chez toi ; tu es ici chez ton frère alors ne te gênes pas.

Jean posa ses affaires et s'assit comme l'avait fait Rémi.

- Heureusement que tu as un frère ici, dit Rémi, je t'ai déjà trouvé un boulot. C'est du nettoyage et ce sera dans la bibliothèque qui juste est en face de chez moi. Tu n'auras même pas besoin d'emprunter les transports en commun. Tu commenceras ce lundi. En attendant tu as besoin d'un bon repas et de repos. La douche est juste sur ta gauche. Malheureusement je ne pourrais pas rester avec toi, car j'ai trouvé du boulot à deux cents kilomètres d'ici, il va donc falloir que je parte tout à l'heure, et je ne serai de retour que dans deux semaines. Tu sais, sans boulot on ne peut pas vivre, j'étais obligé d'accepter malgré ton arrivée.

- J'ai tout arrangé. Le réfrigérateur est plein, le loyer est déjà payé, les factures aussi. Il ne me restera qu'à te présenter au responsable de nettoyage à la bibliothèque municipale. Pour visiter le quartier ou la ville, tu es un grand

garçon, tu sauras te débrouiller tout seul. Ne t'inquiète pas mon frère, tout va bien se passer.

J'ai posé la liste de tous les endroits dont tu pourrais avoir besoin, comme les supermarchés. Surtout, si jamais tu as besoin d'une indication, n'hésite pas à demander aux passants

II

C'est ainsi que Rémi me laissa seul, après nous ayons fait tout ce qu'il avait projeté de faire avec moi avant de partir. Je fus donc livré à moi-même pour aller à la découverte de ce monde qui m'était totalement inconnu. J'étais seul face à mon destin.

Je commençais par marcher dans le quartier pour essayer de trouver mes premiers repères. C'était agréable de me sentir ainsi dans l'anonymat total, cela me changeait de la vie communautaire africaine. Je pouvais ainsi observer sans être vu, agir selon mon gré, vu que personne ne me connaissait. Je m'arrêtai devant un café dans lequel de nombreuses personnes s'étaient réunies autour d'un journal, pour lire je ne sais quelle information. Je décidai alors d'y entrer pour m'offrir un café ; je ne voyais les cafés que dans les feuillets, c'était donc l'occasion de m'y essayer, peut être allai-je rencontrer une belle blonde comme l'hôtesse de l'air qui m'avait réveillé. Je m'assis à une table tout au fond du café pour ne pas afficher ma méconnaissance de ce genre d'endroit. Sans attendre la serveuse s'approcha de moi, comme si nous nous connaissions depuis des lustres.

- Bonjour, que désirez-vous prendre monsieur ?

Pour répondre à ce que je considérais comme de la familiarité avenante, je lui dis.

- Qu'avez-vous à me proposer jolie demoiselle ?

Son sourire se fit encore plus visible, je me rendis finalement que je devais lui plaire. Les feuillets disaient donc vrai, il suffisait simplement de faire le beau, agrément belles paroles.

- Entre nous la carte vous sera plus utile que moi, j'ai seulement commencé ce matin, me dit elle.

- Donnez-moi un café alors.

Puis, elle s'en alla aussi vite qu'elle était venue, se trémoussant dans sa minijupe noire. Je me dis qu'il y avait peut être un coup à jouer.

Après avoir pris mon café, je l'appelai pour le régler. Je sortis un gros billet de ma poche, ne sachons pas encore m'en sortir avec cette nouvelle monnaie. La serveuse me demanda.

- N'avez-vous pas de petite monnaie ?

- Non, lui répondis-je. Allez-y, gardez la monnaie.

Elle ouvrit grand les yeux.

- Non monsieur, je ne peux pas accepter !

- Mais puisque je vous le dis. En plus vous me plaisez vraiment alors, considérez cela comme un cadeau.

Après une grande expiration elle me dit :

- Puisque vous insistez.

Elle prit le billet et le glissa discrètement dans poche.

- Je peux vous inviter à prendre un verre après le boulot, continuai-je.

- Vous savez, je viens de commencer ce boulot et je n'ai pas envie de le perdre. Je ne fais pas ce genre de choses d'habitude, mais vu votre gentillesse j'accepte. J'ai un ami qui fait une petite soirée ce soir, je serai ravie que vous veniez avec moi. Je termine le boulot à sept heures, passez donc me prendre.

- Je vous attendrai à la sortie.

Je fus heureux d'obtenir mon premier rendez-vous en France, elle n'avait pas l'allure d'un top model, mais il fallait que je goûte à ma première blanche.

A dix heures, après avoir flâné dans la ville, et mangé un bout, je me présentais comme convenu à dix mètres du bar, pour ne pas que son patron ne s'en rende compte. J'avais mis mon costume, comme il était de tradition dans mon pays pour impressionner une fille. J'étais encore entrain de préparer mon speech de séduction, lorsqu'elle sortit du bar, un sac à la main. Elle accéléra ensuite le pas lorsqu'elle me vit.

- Je ne connais même pas ton prénom, me dit-elle.

- Je m'appelle Jean, et toi ?

- Enchantée, moi c'est Audrey, mais mes amis m'appellent Aud.

- J'ai eu un peu de mal à me retrouver, je ne connais pas encore bien la ville.

- Ah oui ! Et tu viens d'où ?

- D'Afrique, lui dis-je, non sans fierté.

- Ah bon !

Je sentis une sorte de déception de sa part lorsqu'elle le dit.

- Bon, on y va, continua-t-elle.

Il y avait à peu près une vingtaine de personnes à cette soirée, tous blancs de peau. C'était une joie de me retrouver dans un tel milieu, réalisant que c'était la première étape de mon intégration. La première des choses que j'appris, était qu'il fallait par courtoisie, participer au menu d'une soirée en emmenant par exemple avec soi une bouteille de vin.

Nous commençâmes par un verre de vin accompagné d'olives et toasts, ce qui eut pour effet de détendre l'atmosphère. Audrey m'avait complètement oublié, et s'était déjà jeté dans les bras d'un homme à la carrure d'athlète. J'avais perdu ma proie. Un moment, un homme s'approcha de moi.

- Comment va l'Afrique, me dit il.

Je répondis en lui parlant de tous les problèmes que connaissait le continent. Comme s'il s'était senti attaqué, il se mit à me parler de la responsabilité des occidentaux dans nos malheurs, il continua en disant :

- Je ne suis pas raciste tu sais, moi j'aime les noirs.

Ces paroles me frappèrent de plein fouet. Je ne savais pas si je devais me sentir complimenté ou diminué. Après ces propos il s'en alla rejoindre un autre groupe d'invité.

La suite de la soirée fut à la l'image de ce dernier échange, totalement incompréhensible. Je ne comprenais pas leurs blagues même si je riais à plein gosier, je ne savais pas danser comme eux, je ne connaissais aucune des chansons émises par la chaîne Hi-Fi. Je réalisai aussi qu'il me serait difficile de devenir en totalité comme eux.

Ils s'intéressèrent pourtant à moi un moment en me posant de nombreuses questions pointues sur ma culture, mais totalement ignorant, je leur répondais que je ne savais pas vraiment. Du coup je perdis tout intérêt pour eux, car je ne pouvais m'assimiler ni à leur culture, ni à la mienne. Tout me montrait que je n'étais pas comme eux, je n'étais en fait personne.

Le lendemain, déçu la soirée, et encore plus de ne pas avoir ramener Audrey chez moi, je décidai d'aller marcher dans le centre ville, pour au moins m'imprégner du sourire des passants, bon remède reconnu contre la solitude. Durant ce mois d'été, tout le monde semblait heureux de se pavaner dans la ville aux cotés l'être aimé. Le centre ville grouillait de monde apparemment venu de tout le continent ; il y régnait une ambiance agréable et il semblait facile de se faire des connaissances, dans l'espoir que la relation qui en découlerait aille plus loin. Seulement pour espérer trouver l'âme sœur, j'étais bien conscient, comme me l'avait recommandé Rémi, qu'il me faudrait effectuer plusieurs tours dans le centre ville sans toutefois me faire remarquer, au risque d'être démasqué. Car les femmes aiment bien avoir l'impression qu'une rencontre se soit faite par le biais du hasard, pour ensuite se laisser aller dans des scénarios qu'elles apprennent des livres et des films.

Au bout de trois quarts d'heure de marche, je compris que je n'obtiendrais rien de cette journée. Je décidai donc de rentrer, comme ce chasseur qui rentre bredouille au village se demandant s'il subissait le courroux des dieux.

A mon retour, je me mis à réfléchir sur mon intégration. Je ne pouvais pas être comme eux, même si au fil du temps j'aurai à acquérir des comportements dits

de convenance. Seulement pour exister dans une telle société, il m'était indispensable d'avoir une identité.

Je décidai alors, par orgueil personnel et par conscience que c'était ma seule voie d'issue, de partir à la découverte de ma culture.

Le lundi arriva très vite. Tôt le matin je me rendis au boulot qui serait une source de revenu, mais également une bonne occupation car il n'était pas bon de traîner en France.

Ce matin là, je reçus une petite formation sur les principaux outils de nettoyage et leurs maniements. C'était plutôt simple, car c'est une activité que la plus part des gens du pays faisaient eux-mêmes, certes différemment, dans leur domicile.

Pour prouver à mes supérieurs qu'ils n'avaient pas eu tort de m'embaucher, je travaillais d'arrache pieds. Au bout d'une semaine, mon dynamisme eut l'air de les avoir séduit au point qu'ils me donnèrent également la cave à nettoyer.

La cave était grande, remplie de documents trop abîmés pour être présentés aux visiteurs. Il y avait un travail monstre à accomplir, mais pour garder ma réputation intacte, je commençais ma tâche sans me montrer impressionné par ce désordre gargantuesque. Pendant ma tâche, une feuille de papier attira mon attention, elle faisait mention d'une ville dont le nom m'était familier : Royaume de Loango.

Je me baissais donc pour ramasser cette feuille. C'était un dessin de la ville de Loango en période précoloniale. Je fus surpris de voir une belle et grande cité tracée suivant des normes bien précises. Loango que je connaissais comme un petit village africain, avait été un jour une grande cité. Je ne pouvais en croire mes yeux. Je décidai donc de me renseigner auprès de l'une des bibliothécaires.

- Ah oui ! C'est la caisse n° 242, dit la secrétaire. Ces documents nous ont été légués par le descendant d'un ancien explorateur. Il s'appelait De BRAZZA je crois.

De Brazza était un nom que je connaissais bien, pour cause, il avait été l'explorateur qui avait permis à la France d'occuper mon pays. Il fallait que j'en sache un peu plus sur ces documents. Après avoir terminé ma tâche je me lançai dans ce qui pouvait ressembler à une fouille archéologique. Cette caisse contenait d'anciens livres, des mémoires, et des essais non publiés écrits par des auteurs différents. Apparemment, ce descendant de De Brazza, décédé il y a deux ans, était lui même essayiste.

Je fus stupéfait en sortant l'un après l'autre les manuscrits de la caisse.

Chaque titre était à lui seul un véritable scandale :

***Esclavage, Moteur de la révolution industrielle.
Ecologie, science africaine.***

*Détournement de l'énergie de l'Afrique.
Afrique, poumon de la planète.
Afrique, poubelle formalisée de l'occident.
Colonisation ou aliénation d'un peuple.
Afrique, terrain d'expérimentation des OGM.
Afrique, berceau et avenir de l'humanité.
Civilisations occultées de l'Afrique précoloniale.
Sagesse africaine, science de demain.*

Après un tel choc, je m'assis à même le sol, réalisant à quel point j'avais été assez bête de négliger ma culture que je découvrais digne de tout intérêt. Je fus simplement déçu que l'ensemble de ces manuscrits ait été écrit par des occidentaux. C'était donc ça l'Afrique, un trésor soigneusement caché, que le destin m'a permis de découvrir au fond d'une cave en plein cœur de l'Europe. Je réalisais donc à quel point nous tous africains ne savons pas que la terre sur la quelle nous marchons, que les mœurs et rites de nos ancêtres sont en réalité la vraie voie à prendre pour avancer, mais je me doutais bien que notre ignorance n'était pas le fruit du hasard. Tous mes frères et sœurs restés là-bas ne sont pas conscients du potentiel qu'ils ont en étant africain, surtout parce que ce type d'information n'est pas véhiculé. Sans ce voyage, je resterais sûrement cet ignorant que j'étais. Tout de suite, un dilemme se présenta à moi : faire le choix de rester ici, ou encore rentrer dans mon pays et de tenter de combattre pour une renaissance de nos valeurs, tout en respectant les exigences de notre temps. J'avais tout le temps pour réfléchir. Cependant trois points feraient pencher la balance sur le fait de rester en France : M'en sortir financièrement, ma famille à aider, la facilité d'obtenir des informations pour mieux orienter mon engagement, à mon niveau, pour l'Afrique.

